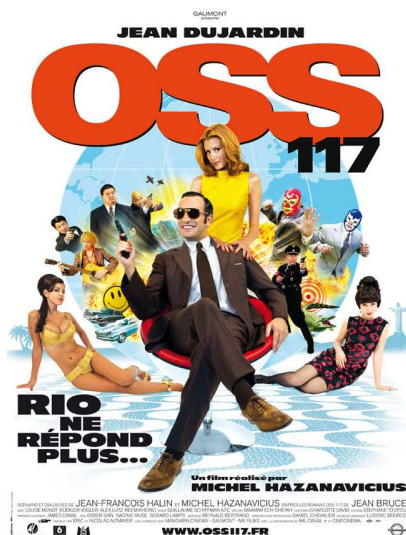




"ECRAN ECLAIR"
LA CHRONIQUE CINEMA DE BERNARD MEDIONI

Bonjour, Romane aux exquises esquisses et bonjour à vous, auditeurs d'esprit et de prix. D'innombrables questions cadençaient le duel *Frost/Nixon*, alors que pour *Oss 117 : Rio ne répond plus*, malgré l'intérêt suscité depuis mercredi dernier.



1967. Sur l'invite d'un ancien officier nazi retranché au Brésil, les services secrets français dépêchent sur place le fougueux **Hubert Bonisseur de La Bath**, alias Oss 117. L'ex-suppôt du Troisième Reich doit lui remettre contre une coquette somme d'argent un microfilm de la plus haute importance. Y figurent en effet les noms de personnages éminents, proches de l'occupant durant la dernière guerre. Une fois en Amérique du Sud, notre héros fait la connaissance de l'impétueuse Dolorès, une émissaire du Mossad. Leur association pourra-t-elle survivre aux bévues de l'arrogant agent tricolore, fidèle à une seule règle : quand le chauvin a tiré, il faut le croire ?

Favelas jacta est. Trois ans après de trépidantes tribulations en Egypte, certes originales et soignées mais quelque peu surévaluées, l'émule d'un autre matricule (surgit alors le thème de **James Bond 007**, attribué tantôt à **Monty Norman**, tantôt à **John Barry**) reparait sur les écrans. Derechef, la réalisation

de **Michel Hazanavicius** convainc, grâce à une consciencieuse effervescence, prompte à multiplier les dommages tout en décernant les hommages, à *On ne vit que deux fois*, au *Marchand de Venise* de **Shakespeare** ou au sire **Alfred Hitchcock**, avec un escalier escarpé évadé de *Sueurs froides*, un duel au sommet soustrait à *Cinquième colonne* et quelques notes évoquant *La mort aux trousses*.

A ce propos, une musique fringante, composée par **Ludovic Bource**, octroie à un tel spectacle une euphorie à l'harmonieuse hardiesse. Et de transfigurer un personnage central oscillant constamment entre exotisme et égotisme, intrépidité et insipidité, idéaux et samba (éclot aussitôt le tempo de *Mas que nada*, interprété ici par **Elza Soares**). Il revêt pour la seconde fois les traits ductiles et malléables de **Jean Dujardin**, expert ès froncements de sourcils ébaubis et hilarités effrénées. Celui-ci n'a ici nulle difficulté à incarner un Brésil heureux. Les rires cascaden à cet égard dans la seconde partie, après l'épisode en pleine nature. Se déploie alors une invention d'une folâtre cocasserie, qui culmine durant le tir à l'arc et la poursuite des convalescents.

Pour autant, le récit piétine durant près d'une heure avant de prendre tout à trac son envol, comme si le script avait brutalement changé de main. A l'inverse, le long métrage s'achève de manière cavalière, sur une plaisanterie plus absurde qu'affûtée. L'histoire ne tarde pas quant à elle à afficher ses lacunes, trahie par un scénario hâtif et approximatif.

Notons par ailleurs que la référence à la technique du split screen, avec morcellement de l'écran en plusieurs images, constitue un anachronisme en 1967, car il faudra attendre encore un an pour la voir mise en pratique par *L'affaire Thomas Crown* et *L'étrangleur de Boston*. Enfin, le mauvais goût revendiqué en la circonstance ne manque pas de saveur, mais, faute d'un regard satirique plus aiguisé, se limite à un simple ornement.

A présent, rejoignons sans délai Herr **von Lustigerschwein**, afin de recueillir son avis : "(voix aux intonations germaniques appuyées) Guten tag. J'aime beaucoup ce combat d'un agent bouffi d'orgueil avec de sots S.S. sans disette. L'intelligence de l'espion gaulliste concurrence le baudet, mais elle n'a pour autant aucune difficulté à triompher, puisque ici, Deutschland ulcère l'ânesse".

Guilleret, grisé mais gringalet, *Oss 117 : Rio ne répond plus* récolte un douze. Certes, pareille fiction, pour tous publics, déploie un entrain chafouin et une cordialité corsée. Elle l'emporte du reste sur le précédent volet, en raison d'une extravagance plus affirmée. Saluons de surcroît les débuts d'un acteur prometteur, nommé **Pierre Bellemare**. Néanmoins, la distance constamment observée par le metteur en scène ne saurait voiler les flottements de la construction comme les tâtonnements de la narration. La parodie a par ailleurs le tort d'adopter la raillerie pour recette miracle, au risque d'abandonner tout esprit. Or, le ridicule ne fait pas le mordant. Reste que l'union entre dépaysement et enquête séduit toujours. Comment ne pas rêver dès lors d'attribuer des noix de coco à **Columbo**, une mangue à **Sherlock Holmes** et à **Kojak**, l'ananas (retentit alors l'air chaloupé de *Copacabana*, chanté par Barry Manilow) ?

A la semaine prochaine ; je vous embrasse.